



3 131002 486237

Quotidien National ☎ : 01 42 76 17 89
T.M. : 202 081 L.M. : 872 000

LIBERATION

MERCREDI 10 NOVEMBRE 2010

UN PNEU QUI CRÈVE

GOMME Dans «Rubber», tourné avec un appareil photo, Quentin Dupieux lâche les freins et lance une roue psychopathe dans un road movie dadaïste. Déjà culte.



RUBBER de **QUENTIN DUPIEUX**, avec Roxane Mesquida, Gaspard Augé et «Robert» le pneu... 1h24.

A plusieurs reprises durant l'entretien qu'il nous a accordé, Quentin Dupieux insiste sur le fait qu'il ne revendique rien. Qu'il n'avait pas fait *Rubber* dans le but défini de lancer un obus dans un jeu de quilles. On peut y voir cette sorte de vide un peu chic qui accompagne depuis quelque temps les barons de la culture pop (de Sofia Coppola à Wes Anderson, en passant par Romain Gavras), mais quelque chose pourtant chez Dupieux laisse penser que l'affaire est un petit peu compliquée : car des deux faces de l'ovni *Rubber* (1h30 à suivre un pneu

tueur en série qui éclate la tête de ses victimes!), celle qui électrise en premier lieu est son économie parallèle et l'horizon qu'elle ouvre pour une génération de jeunes gens, qui ont entre 18 et 30 ans aujourd'hui.

Domestique. Pour la faire courte : quand on aborde la façon de faire des films, il y a désormais un avant et un après *Rubber*. En détournant un appareil photo domestique en caméra de cinéma, en prouvant qu'il pouvait obtenir à l'image, entouré d'une équipe technique résumée à l'essentiel (trois personnes), des résultats voisins de son imaginaire de cinéma (fondamentalement ancré dans le nouvel Hollywood seventies), Dupieux vient de pousser sous une voiture cette vieille dame bourgeoise connue sous le nom de Cinématographie de France. *Rubber* a été fait dans l'envie, sans attendre, en s'emparant de la

technologie du jour, et laissant derrière elle une génération de jeunes cinéastes français faisant la queue dans les commissions. Un pneu vient de leur passer devant (ou dessus!).

Canon. On peut voir dans l'engouement du film à Cannes (Semaine de la critique), et sa présence depuis dans un nombre délirant de festivals, le signe qu'au fond le fonctionnement économique et pratique du jeune cinéma d'auteur ces dernières années a fini par laisser un goût amer dans la bouche de tout le monde. *Rubber* va devoir vivre avec ça, cet espoir dont il est le nouveau principe économique, le patron, le ca-

Malin et magnétique,
référéncé et neuf,
Rubber échappe à tout :
expérimental et divertissant.

non. Aussi, il est urgent de le revoir comme film retors. Disons qu'il échappe à tout : expérimental et divertissant. Malin et magnétique. Référéncé (*Duel, Christine, Electra Glide in Blue*) et neuf. Comment filmer la course absurde d'un personnage post-beckettien, un objet sans parole, sans visage, un bolide américain réduit à sa plus simple expression, arrimé au désert et qui n'avance plus que par pulsion ? On est con comme un pneu quand on a 20 ans, et ce pneu-là est plus con que la moyenne, puisqu'il est tombé amoureux. A ce stade de l'anthropomorphisme par l'absurde, le désert peut bien devenir un théâtre autour duquel Dupieux risque tout. Le spectacle est celui de l'époque : dérisoire, sanglant, mutique, électrique. Beau comme un pneu, méchant comme un tueur. *Killer Rubber*.

P.A.



**Quentin Dupieux,
à Paris le 7 octobre.**
PHOTO FRED KIHN

«“RUBBER” EST UN FILM COMMANDO»

Le réalisateur
Quentin Dupieux,
alias Mr Oizo, fait le
point sur l'échec de
son précédent film,
«Steak», et son
travail, tout en
bidouille.

Quentin Dupieux, 36 ans, connu également sous son nom de musicien electro Mr Oizo, est réputé difficile. Refusant de répondre aux questions ou de se faire photographier. «Difficile», un adjectif qui étrangement revient systématiquement dès qu'il s'agit de qualifier des gens exigeants et passionnés. Retour sur son parcours en cinéma, l'échec de *Steak*, avant qu'il ne rejoigne les Etats-Unis pour son nouveau projet.

Angoisse

«Sur *Steak*, ça a été violent. On me dit qu'il y a un culte désormais autour de ce premier film, mais je reste sur une réaction de rejet total. Le premier mercredi, il a fait 295 000 entrées à cause du casting [*Eric et Ramzy, ndr*], mais avec 1% de taux de satisfaction ! Ça m'avait miné, mais le distributeur en a développé une certaine fierté ! L'angoisse sur *Rubber*, je l'ai vécue à Cannes. Il y avait une grosse attente, le film a été fait seul, ou

Filmer

«Sur le plateau de *Steak*, je n'avais plus la dynamique. Je me suis fait endormir par la méthode classique de faire des films et j'ai vite compris que ça ne me correspondait pas. Depuis l'âge de 12 ans, j'avais tourné mes courts métrages seuls, et là, soudain, je n'étais plus derrière la caméra. C'est comme si on me coupait du centre actif de la création. Dès que je tiens moi-même la caméra, comme sur *Rubber*, je retrouve l'envie qui était la mienne enfant. Le cinéma était cet art où celui qui signe ne fait rien. Le réal, c'est l'homme qui joue à celui chez qui il n'y a pas de place pour le doute. Sur *Steak*, je doutais tout le temps, j'essayais de faire bonne figure. Sur *Rubber*, pas une fois je me suis menti à moi-même. S'il y a une liberté dans le fait d'avoir détourné cet appareil photo Canon, elle est dans la no-

presque, avec un mélange de liberté et de fragilité. Le buzz - en rapport avec le pitch : «le pneu tueur», un truc aberrant à Cannes où les sujets de films sont un poil plus concernés - aurait pu le laisser à terre, c'était un piège, mais il fallait en passer par là.»

Malentendus

«On a longtemps cru que j'étais autre chose, un clippeur. Alors que je suis le mec le plus mauvais pour faire des clips, je faisais plutôt des courts avec de la musique. C'est un genre mort, et qui a connu son âge d'or avec les années Gondry. Les clips aujourd'hui sont laids, mal filmés, mal montés, les trucs que ça raconte sont à chier, la magie est loin derrière... Je ne suis pas non plus un malin de la pub, étiquette qu'on m'a collée à cause du succès de Flat Eric et de la pub Levi's. OK, peut-être que je cultive les malentendus...»

tion d'instinct retrouvée » qui a toujours été importante pour moi, en musique comme au cinéma. Mais l'instinct n'est pas autorisé quand tu as un budget de 15 millions d'euros. Suivant le budget, le cinéma est un autre métier. L'artisanat me va mieux. *Rubber* est un film commando, très largement en dessous de 1 million d'euros. Chez moi, les mecs étaient sous-payés, mais ils avaient le loisir de me voir à genoux avec eux. Je sais qu'à l'image, cette petite économie ne se voit pas.»

La roue

«A Cannes, les journalistes m'ont tous demandé comment j'avais fait pour que le pneu roule. Six mois plus tôt ils avaient vu *Avatar*, des effets spéciaux au-delà du barjot, et les mecs me demandaient comment j'avais fait pour faire rouler un pneu ! C'est une impression relativement agréable, que celle d'avoir réinventé la roue.»

Technologie

«On peut rapprocher cette image-là, faite avec un appareil photo domestique, à ce qu'a apporté la techno avec le home studio, où on voyait tout à coup que Daft Punk pouvait vendre 6 millions de copies d'un album enregistré chez eux. Les disques coûtaient un million de trop. Les films aussi, sans doute. Face à cette utilisation, il y a un souci de département chez Canon : ils ont déjà un département caméra. C'est un autre musicien, Philippe Zdar [*de Cassius*], qui m'a parlé le premier de cette

caméra. Je suis allé l'acheter [*avec une optique améliorée, le coût tournait autour de 3000 euros*], j'ai commencé des tests en Corse, et on a fait rouler un pneu sous un coucher de soleil. Tout est parti de là. On a transféré deux minutes d'essais sur pellicule 35 mm et, sans aucun effort, on obtenait une image de film. Mais étalonner du super digital sur la pellicule analogique ne va pas de soi. Une pellicule 35 et mon fichier Quicktime, ce sont deux mondes qui ne se rencontraient pas, mais avec lesquels il fallait composer.»

Cinéma

«Le cinéma est peut-être un monstre qui se mange lui-même : il n'y a même plus de place pour la belle image. Je m'applique à faire, avec une technologie légère, une image qui correspond à l'émotion immédiate que je pouvais ressentir devant un Cassavetes et on me regarde comme si je faisais un truc arty-branché¼ Ça en dit long sur ce qu'on considère comme étant du cinéma¼ Bizarrement, on a montré *Rubber* à Austin [*Texas*] et les gens n'en n'avait rien à foutre de mon parcours et préféreraient faire des rapprochements avec *Duel* de Spielberg¼ C'est très encourageant de voir enfin *Rubber* considéré comme un film. Ce qui compte, c'est que, comme divertissement, le film puisse faire le job. Ce que j'y ai mis de perso dedans, les gens qui vont en salle s'en foutent.

Recueilli par **PHILIPPE AZOURY**